

Les cobras de Dehli ou les rats de Hanoi, vous préférez la tête ou la queue ?

Pour illustrer les conséquences surprenantes et mal anticipées de certaines décisions, de petites anecdotes valent mieux qu'un long exposé théorique. Une bonne idée est souvent détournée de son objet initial par une décision non réfléchie. Pire, celle-ci peut aggraver une situation qu'elle était censée améliorer, conformément au vieil adage populaire « l'enfer est pavé de bonnes intentions ».

Deux histoires à la morale similaire illustrent ces mécomptes. Elles sont situées dans l'Asie coloniale de la fin XIX^e et du début du XX^e siècle. La première se déroule à Delhi, envahi de cobras. L'administration britannique voulut accélérer l'élimination de ces dangereux reptiles en proposant une prime pour chaque tête de cobra rapportée par les habitants. Au début, le système fut remarquablement efficace. Mais certains Delhiites¹ parmi les plus futés imaginèrent que faire disparaître tous les cobras tarirait aussi la manne publique, britannique et providentielle. Aussi décidèrent-ils de faire des élevages de cobras pour entretenir la rente ! Au bout d'un certain temps, même sans Sherlock Holmes, les administrateurs britanniques découvrirent le pot aux roses. Ils interrompirent le versement des primes pour faire cesser la fraude. Désormais sans objet pécuniaire, les élevages de cobras furent abandonnés et les élapidés relâchés. Moralité : le nombre de cobras en vagabondage à Delhi augmenta et fut même supérieur, dit-on, à ce qu'il était avant la mesure !

Une mésaventure similaire se produisit à Hanoi sous protectorat français au tout début du XX^e siècle. Cette fois-ci, le nuisible était le rat des villes qui avait prospéré grâce au tout nouveau réseau d'égout installé dans la cité (autre effet pervers d'une mesure, à l'origine, hygiénique et sanitaire). Des employés municipaux participèrent activement à la chasse aux rats dont jusqu'à 20 000 spécimens furent tués en une seule journée. Mais c'était encore insuffisant. L'administration coloniale décida alors d'octroyer une prime par rat éliminé, la preuve de l'élimination étant la queue de l'animal pour éviter la manipulation de cadavres entiers soupçonnés de véhiculer de peu agréables maladies telle la peste. Comme en Inde voisine, la mesure commença par se montrer performante. Mais, bientôt, les agents municipaux constatèrent que certains rats, bien vivants, étaient dépourvus de queue. Ce n'était nullement une mutation génétique mais le produit de la débrouillardise des Hanoïens désireux, comme leurs voisins indiens, de préserver la ressource financière en permettant aux rats - sans queue - de continuer à se reproduire. Là aussi les mauvaises langues prétendirent que la population de rats, loin de décroître, augmenta jusqu'à la suppression de la prime par les autorités coloniales. Il y eut néanmoins un retour de bâton car, quatre années plus tard, en 1906, une épidémie de peste bubonique



Dominique Maillard
Ingénieur général des mines
honnaire

(véhiculée par les rats) frappa les Vietnamiens. Elle provoqua près de 300 morts à travers la ville. La morale de la morale est donc que l'appât du gain immédiat et le court-termisme finissent par se payer, à moyen terme.

La seconde histoire est attestée par des documents officiels de l'époque coloniale quand Paul Doumer était le gouverneur général de l'Indochine. Certains historiens² mettent en cause la véracité des cobras de Delhi. Le paradoxe étant que cette incitation perverse (dont le résultat est contraire à l'objectif) est néanmoins dénommée « effet cobra », associée à Delhi, alors qu'elle devrait s'appeler « effet rat d'égout » de Hanoi. Preuve que les Français, une fois de plus, sont médiocres pour ce qui est de la communication, notamment en économie politique !

L'effet cobra, parfois simplement appelé « effet boomerang », ne concerne pas que l'élimination d'animaux dangereux ou nuisibles pour l'homme. On le retrouve dans de nombreux exemples concrets de politiques « vertueuses » détournées de leur objet par la débrouillardise des assujettis ou par le comportement général de la société. On pourrait citer pêle-mêle : l'encadrement des loyers qui conduit à restreindre l'offre et finit donc par pénaliser les locataires ; les primes (à tout et le reste) qui, censées baisser les coûts pour les bénéficiaires finals, provoquent en fait une hausse des prix qui profite d'abord aux producteurs ou aux installateurs ; la baisse des taux de TVA pour la restauration qui devait permettre de créer des emplois mais qui a surtout « restauré » les marges desdits commerçants. D'une manière plus générale, l'excès de réglementation, mal endémique de notre pays, est un méta-effet cobra. La réglementation, censée protéger le citoyen, devient un carcan inextricable et étouffant ressenti comme une menace et non plus comme un gage de liberté.

Les économistes et les sociologues ont théorisé la chose. L'effet cobra est un exemple du « principe de Goodhart³ » selon lequel : « une mesure qui devient un objectif cesse d'être une bonne mesure ».

Ce n'est pas sans remède pourtant. Ce serait d'abord tirer parti des leçons de l'expérience. Ensuite, chercher à anticiper les conséquences et les scénarios possibles. Savoir corriger vite en cas de dérive et ne pas s'acharner dans l'impasse. Mais ce n'est pas non plus laisser proliférer les cobras et les rats...comme à Paris (pour les rats, car les cobras en liberté y sont encore rares...pour l'instant) ! ■

2 Michael Vann, historien américain de l'université de Californie à Santa Cruz, qui a d'ailleurs fait un livre sur l'épisode vietnamien, *The Great Hanoi Rat Hunt*, 2018, Oxford University Press.

3 Charles Eric Goodhart, économiste britannique, né en 1936.

1 Les habitants de Delhi, bien sûr.